

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 8

Artikel: Ein dèveseint la langue de Molière
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean Descloux n'avait point envie de se quereller avec une pratique qui l'employait tous les soirs, et qui préférait voguer avec le courant qu'avec une rame crochue. Il manifesta sa prudence en faisant une réponse réservée.

— Il n'y a pas de doute, monsieur, que les peuples qui vivent sur la mer font de meilleurs vaisseaux et savent les conduire plus habilement : nous en avons eu une preuve ici l'été dernier ; vous serez peut-être charmé de connaître cette histoire. Un Anglais, on disait qu'il était capitaine dans la marine, fit construire une barque à Nice, et on la traîna à travers nos montagnes jusque sur le lac. Il fit un tour dans sa barque jusqu'à Meillerie par une belle matinée, et un canard ne nagerait pas plus légèrement et plus vite. Ce n'était point un homme à prendre conseil d'un batelier suisse, car il avait passé la ligne, et il avait vu des trombes et des baleines ! Bon ! Il revenait le soir dans l'obscurité, lorsque le vent vint à souffler des montagnes ; il se dirigea hardiment vers notre ville, jetant la sonde en s'approchant de la terre, comme il aurait pu faire à Spithead par un brouillard, et il avança comme un brave marin sans doute.

— Il aborda, je suppose, parmi les bagages de la grande place ?

— Monsieur se trompe, il cassa le nez de son bateau contre cette muraille, et le lendemain on n'aurait pu en trouver un morceau assez grand pour en faire une tabatière. Il eût tout aussi bien fait de sonder le ciel.

— Le lac a un fond néanmoins ?

— Je vous demande pardon, monsieur, le lac n'a point de fond. La mer peut avoir un fond, mais nous n'en avons point ici.

Il était inutile de disputer sur ce point.

Jean Descloux parla alors des révolutions qu'il avait vues. Il se rappela le temps où le Pays de Vaud était une province de Berne. Ses idées sur ce point étaient justes et assaisonnées d'un grand bon sens. Sa doctrine était simplement celle-ci : « Si un homme gouverne, il gouverne dans ses propres intérêts et dans ceux de ses parasites ; si la minorité gouverne, nous aurons plusieurs maîtres au lieu d'un seul : il faut que chacun d'eux soit nourri et servi ; et si la majorité gouverne, et gouverne injustement, le minimum du mal est accompli ». Sur ce point, l'Américain et le Vaudois étaient parfaitement d'accord.

Relativement à ses montagnes, Jean Descloux était un vrai Suisse. Ils'extasiaient avec éloquence sur leur sublimité, sur leurs orages, sur leurs glaciers. Il avait, au sujet de la supériorité de sa patrie, les opinions de ceux qui n'ont jamais quitté leur pays. Il s'arrêtait avec la complaisance d'un Veveysan sur les célébrités d'une Abbaye des Vignerons, et semblait penser que ce serait un coup habile en politique, que d'instituer le plus promptement possible une nouvelle fête du genre de celle qui existait autrefois. Enfin, pendant l'espace d'un mois, ces deux philosophes discutèrent à qui mieux mieux sur le monde et ses intérêts.

J. FENIMORE COOPER.

Tantale. — Un passant à un petit confiseur à côté duquel il chemine dans la rue et qui porte un grand plat couvert de tartelettes à la crème.

— Tu dois souvent manger des gâteaux, mon petit ?

— En manger ?... Oh ! non, m'sieu, jamais ; on me gronderait. Je les lèche seulement.

Toast. — Tout le monde a la tête en avant, l'oreille tendue, les yeux fixés sur l'orateur :

« Citoyens ! je bois à l'avenir, qui ne peut manquer d'arriver ! (bravos prolongés) et à l'abolition du passé, qui ne reviendra jamais ! (trépidements). »

A NOS JEUNES LECTRICES

EXISTE-T-IL un règlement pour l'usage de l'éventail ?

Dieu merci, aucune règle compliquée ne vient gêner la grâce de ce bibelot féminin. L'éventail sert à nous rafraîchir lorsque nous avons chaud, et c'est tout ! Quant à la manière de s'en servir, bien peu de femmes ont besoin de conseils sur ce point : leur grâce naturelle trouve à s'exercer tout spontanément dans ce joli geste balancé qui a tant d'élégance.

Toutefois, l'éventail suit la mode, comme toutes choses, dit un chroniqueur. Depuis quelques années, il a été entraîné dans un mouvement général de simplification pratique que nous vaut le développement constant de tous les sports et de l'automobile, en particulier. Il n'est plus, ainsi que naguère, souple, large et palpitant comme une aile d'oiseau lassé. Les coquettes d'il y a quinze ans s'appliquaient à surprendre le geste langoureux des belles Espagnoles qui s'éventent lentement, la moitié de l'éventail enveloppant le buste. Aujourd'hui, nous serions fort en peine de les imiter : les éventails ont diminué de dimensions : ils sont petits, peu encombrants, très propres à être glissés dans un sac, dans une poche, dans la manche d'un manteau.

Les éventails de valeur ne se font guère apercevoir que dans les dîners, les soirées tranquilles ou au théâtre. La jeunesse dansante et remuante a adopté presque uniquement l'éventail de papier, qui peut être d'une fantaisie très pittoresque, mais auquel on ne demande que le service d'une soirée. Il en a été tant perdu, tant brisé de ces fragiles feuilles de gaz peinte, de ces délicates montures d'écaïlle, de nacre ou d'ivoire, qu'on a renoncé à les exposer au danger ; nos danses ne sont plus assez paisibles pour elles.

L'éventail de papier offre d'ailleurs d'inappréciables avantages : il sert de carnet de bal ; le carnet de bal est en désuétude, le dos de l'éventail le remplace et, dans chacun de ses plis, on griffonne le nom des danseurs prochains.

On peut, en outre, sans grand risque, le laisser sur sa chaise et en marquer ainsi discrètement la possession.

Cet éventail pratique ne se prête pas aux attitudes langoureuses ; on ne peut guère avec lui que s'éventer à menus coups pressés qui ont bien, eux aussi, leur grâce alerte et juvénile. On cherchera à se servir de lui comme de tout autre, avec mesure, sans exagération ni afféterie d'aucune sorte, et l'on se gardera bien d'en faire un paravent à confidences derrière lequel on chuchote à l'oreille de ses amies des secrets de Polichinelle : le geste est peut-être piquant et coquet, mais il n'est pas correct.

Usons de l'éventail pour nous éventer et bornons là ce rôle qui en vaut bien un autre.

Pauvre Chuque !

Un pauvre diable, qui avait été riche jadis, mais pour qui la roue avait mal tourné — on lui disait « Chuque » — fut tout heureux, étant complètement décafé, de trouver un modeste emploi dans une banque.

Mais une profonde tristesse l'étreignait à la vue de tout cet or, de tout cet argent, de tous ces chèques qu'on maniait autour de lui et qui lui rappelaient son beau temps. Et à le voir ainsi triste et pensif, un de ses collègues de bureau disait un jour, avec commisération :

— Chaque chèque chic choque Chuque. R.

La moustache aussi.

Dans un village des environs de l'Isle, le coiffeur vit venir un jour à sa boutique un jeune homme qui lui demanda de le raser.

— Le menton ? fit le figaro.

— La moustache aussi, répondit résolument le client.

Notez que c'est à peine si l'on distinguait à l'œil nu les poils follets du menton, et que ce qui ombrageait la lèvre supérieure n'était guère plus touffu que le sourcil d'un enfant. Aussi, le coiffeur crut-il avoir mal entendu :

— Vous dites bien : la moustache aussi ?...

— Mais oui, la moustache aussi.

Alors, poussant un soupir, le barbier prit son rasoir et, crac ! en un temps et deux mouvements, la face du client fut glabre comme un œuf. Mais l'opérateur n'était pas encore remis de sa surprise :

— Ce n'est jamais sans émotion, dit-il d'un ton convaincu, tout en essuyant son rasoir, ce n'est jamais sans émotion que je f... bas la moustache à n'un jeune homme !

LE FILS A PAPA

(Chanson.)

L'AVEZ-VOUS vu sur la place,
Il va, vient, passe et repasse,
Ce jeune homme adonisé,
Pompadour, rasé, frisé ?
Un col de huit centimètres
Qui lui coûte un' peine à mettre,
Lui donne l'air aristocrate
Qu'aurait un manch' de rateau.

Quand il se montre en rue,
Chacun dit à sa vue
Ce jeune homme, quelle élégance
Et quel bel avenir il a.
Moi, je dis : Il a d'la chance
D'être le fils d' son papa !

*

Dans la banque paternelle,
Il doit, fortune cruelle,
Faire deux, trois additions
Et des vérifications,
Que l'caissier croit nécessaire
— Presque toujours — de refaire.
N'empêche ! Il aura l' bonheur,
Dans trois ans, d'être directeur !
Quand il se montre en rue, etc.

*

L' soir, au bal, il plastronne
Près d'une héritière bougonne ;
Torse droit et bouche en cœur,
Il est vraiment supérieur.
Mais de peur d' faire une « gaffe »
Il parle en styl' d' télégraphe :
« Oh ! Mademoiselle... Vraiment...
Ah !... scandaleux !... hum... charmant ! »
Chacun dit à sa vue
D'un' petit' voix émue : etc. C. A.

EIN DÈVESEINT LA

LANGUE DE MOLIÈRE

Un de nos abonnés nous adresse l'allocation suivante, prononcée au banquet d'inauguration des hydrants du village de ... :

M'é bravé dzin, iameré bin vo dèvesa in patoi, ma cliau monchus ne mé comprindront pas ; porant onco crairé qu'on sé fot dé leu et por lo subsidie, malheu ! Je su dan d'obedzi dé vo dèvesa in français, cin que mé baillé na couson dao diablo. Noutron régent m'a tant z'ao zu de : « Mon pauvre Benjamin, décidément tu es brouillé avec Noël et Chapsal ! »

Comme je n'ai jamais connu ces messieurs, je n'ai pas pu me raccommoier avec eux. Il n'y a pas de ma faute, au moins, car voyez-vous je ne peux pas souffrir d'être en bisebille avec autrui, ça m'empêche de dormir. Aussi, je peste qu'on diabllo, quand je vois des gens se boudier des mois de temps pour une affaire de partage ou de droit de passage, pour une vilaine raison en temps d'élection, ou bien d'anciennes bonnes amies se boudier presque à vie, pour un œuf qu'on a fait aussi gros qu'un bœuf.

Oh pourquoi se rendre la vie amère ein creseinein dinse dâo vilhè tsecagnès? Pour moi, j'aime qu'on m'aime, je préfère baster, mîmo dévânt ma fenna, que de me disputer, et si j'étais haut placé, je voudrais tous vous contenter.

J'espère que ces messieurs seront comme ça bien disposés et qu'il nous accorderont un subside soigné d'un bon tiers, pourquoi pas de la moitié, après tout! Yé de. A leur santé! Qu'ils vivent et soient heureux! C.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La légion étrangère, par le commandant Emile Mayer. — Latins et Germains. Roman par G. Aubert. (Seconde partie.) — Huit jours au pays des geysers, par A. Reitzel. (Seconde et dernière partie.) — Au ghetto. Esquisses judéo-hollandaises, par J.-J. Duproix. — L'école nouvelle en Allemagne. Hermann Lietz, par Ad. Ferrière. — Le roman d'une jeune fille à la vieille mode, par Manuel Gouzy. (Seconde partie.) — Chroniques parisiennes, anglaise, hollandaise, russe, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Place de la Louve, 4, Lausanne.

GAI! GAI! MARIONS-NOUS

La question du mariage intéresse tout le monde : les mariés, comme ceux qui ne le sont pas. Les premiers ne l'envisagent pas, sans doute, sous le même jour que les seconds, mais tous prêtent l'oreille à ce seul mot d'hyménée.

Un chroniqueur — il leur faut bien prendre leur bien où ils le trouvent — s'amusa un jour à collectionner les avis publiés dans les journaux sous la rubrique « mariage ». Quand il en eut une collection suffisante, qu'il les eut classés et compulsés, il fit les quelques remarques que voici :

Les hommes demandent, en général, à épouser de pures jeunes filles. A chaque ligne on retrouve cette condition ; la jeune fille peut être pauvre ; elle doit être « honnête », « sérieuse », « avoir un passé irréprochable ». Les expressions varient ; mais le sens est immuable.

Quelques-uns consentiraient bien à prendre pour compagnes des veuves et des divorcées. Mais il est aisé de voir qu'ils ne s'y décident qu'à contre-cœur. Il est vrai, cependant, que certains épouseraient indifféremment des veuves, des divorcées ou des jeunes filles, pourvu qu'elles possèdent une dot.

Parmi les femmes en quête d'un mari, on relève, au contraire, plus de vingt veuves et divorcées. Les unes font valoir leur fortune ; une autre annonce qu'elle a, chez elle, une occupation rémunératrice. Une troisième, qui sait évidemment combien les célibataires aspirent à la vie de famille, assure qu'elle possède un excellent intérieur. Tandis que les hommes manifestent, en général, le désir d'épouser des jeunes filles de dix-huit à vingt-cinq ans, les femmes souhaitent des maris qui dépassent la quarantaine ; elles indiquent souvent, comme limites extrêmes, quarante-cinq à soixante ans.

A côté des veuves et divorcées, plusieurs orphelines, qui semblent vouloir accepter le candidat qui se présentera, quel qu'il soit.

Le type qui paraît être le plus en faveur auprès des hommes est celui de la femme blonde et mince, à l'allure « distinguée ». Cependant un monsieur de trente-trois ans, d'une constitution robuste, réclame une femme petite, brune, gaie, et nous en trouvons un autre qui, tout en comprenant le charme des femmes blon-

des et frêles, demande cependant que son épouse ne soit pas trop maigre.

Les femmes exigent aussi que leurs maris possèdent de la « distinction » ; elles veulent rencontrer un « vrai gentleman », un « véritable homme du monde », un « galant homme », etc... La beauté des manières et l'élégance des attitudes sont vivement appréciées. Une dame « indépendante » voudrait épouser un monsieur « de trente-cinq à cinquante-cinq ans, ayant du tact ».

Quelques hommes demandent cependant à leurs compagnes d'avoir des goûts simples, de la santé, de la gaieté ; ils souhaitent rarement qu'elles aient de l'esprit. La musique paraît à plusieurs une condition du bonheur.

Les qualités du cœur sont cependant et avec raison plus demandées. Beaucoup d'hommes et de femmes portent en eux des trésors d'affection qu'ils désirent échanger. L'un demande une « tendre consolatrice », un autre épouserait « une femme de trente-cinq à cinquante-cinq ans, au physique indifférent, mais d'une affection sincère » ; un homme de quarante-deux ans, « très sérieux », voudrait épouser une femme qui n'aspire qu'à l'amour ; tel autre désire rencontrer « une profonde affection et un amour idéal » ; un jeune homme « sentimental », mais « timide », se marierait avec une « gentille ouvrière ayant un vrai cœur », etc., etc.

Une dame veut que son mari « aime à être dorloté dans son intérieur » ; une autre, qui se déclare « idéaliste », souhaite un époux « de trente-deux à quarante ans, aimant les bêtes et le théâtre et capable d'une affection éternelle qu'elle lui rendra au centuple »...

Il est des hommes — le croiriez-vous, mesdames ? — qui veulent que le mariage soit pour eux l'occasion de profonds dévouements. Un jeune homme de vingt-cinq ans tend des bras suppliants vers « une jeune femme ou une jeune fille pauvre, délaissée ou infirme, même avec enfants, mais gaie, simple, pas trop laide, et ayant moins de trente ans ». Un ingénieur se marierait avec une jeune veuve ou divorcée ayant souffert. Enfin, un « fonctionnaire à la bonne figure sympathique », veut épouser une dame de trente-cinq ans, « douce et désillusionnée, ayant souffrance morale ou légère infirmité ».

On remarque également que les femmes demandent des commerçants, des industriels, des financiers, mais surtout des fonctionnaires et des officiers.

Il faut reconnaître, toutefois, que la question d'argent tient souvent — trop souvent — la première place. Beaucoup d'hommes demandent des dots et presque toutes les femmes veulent que leurs maris leur apportent l'aisance, sinon la fortune.

Un « bien joli garçon de vingt-cinq ans » demande à sa femme de lui donner « le bien-être et des distractions » ; un « veuf polyglotte et passant l'hiver au pays du soleil » épouserait une jeune fille avec dot ; une tante réclame pour son neveu, qui est docteur et qui possède 150,000 fr., une fortune de 300,000 fr. ; un monsieur de quarante-cinq ans, qui possède 1,800,000 fr., veut trouver, en se mariant, un million, etc.

Quant aux femmes, elles souhaitent toutes de rencontrer un mari d'un certain âge et qui leur crée une existence luxueuse.

Il semble que les êtres les moins avides doivent aussi se soucier de la question d'argent ; c'est ainsi qu'une femme de trente-trois ans

« ayant tous les défauts, sauf la cupidité », désire épouser un mari sceptique, mais non blasé, et très riche.

Morale : « Le veau d'or est toujours debout ! »

Actualité. — Un prévenu passe en jugement pour avoir fabriqué de faux billets de banque.

Le président. — Votre contrefaçon est des plus habiles ; elle prouve que vous avez dû travailler longtemps pour arriver à un tel résultat.

Le prévenu. — Oh ! non, m'sieu le président. Poursuivi pour dettes, j'étais sur le point de voir mon mobilier saisi et vendu... Un jour, le préposé montait avec son employé ; j'entendais leurs pas dans l'escalier. Alors, poussé à la dernière extrémité, au moment où ils tiraient la sonnette, j'ai imité un billet de banque.

L'excuse de la crinoline.

Il faut toujours une excuse aux excentricités, souvent bien ridicules, de la mode. Voici celle de la crinoline.

Il est permis de se demander ce que pouvait bien signifier, sous Napoléon III, cette crinoline qui nous paraît aujourd'hui si profondément ridicule ?

Cette mode fut la plus délicate des flatteries que les femmes adressèrent à l'impératrice. Elle allait être mère et elle avait adopté une forme de jupe qui dissimulait sa déformation. Les élégantes déclarèrent qu'elles renonceraient, elles aussi, à la finesse de leur taille et que nulle femme ne se glorifierait de la beauté de son corps tant que la souveraine ne serait pas délinquante.

Ce fut un admirable exemple d'abnégation et, comme les fidèles exagèrent toujours les prescriptions du culte, la jupe devint de plus en plus ample : c'est ainsi que naquit l'horrible crinoline.

Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 21 février. En matinée : *Les Misérables*, grand drame en deux parties et 18 tableaux, de Victor Hugo. — En soirée : *Le Bossu*, drame en 5 actes et 10 tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Paul Féval.

Mardi 23 février : dernière représentation en semaine du grand succès : *Le Roi*.

Jeudi 25 février : *Il était une bergère*, un acte en vers, de André Rivoville, et *Il ne faut jurer de rien*, comédie en 3 actes, de Alfred de Musset.

Kursaal. — Le succès de la revue continue. Dimanche, à la matinée et à la soirée, nombre de spectateurs, venus des environs, ont dû s'en retourner, faute d'avoir retenu leurs places par carte postale ou mandat à la Direction.

L'interprétation des rôles, déjà très bonne, s'est renforcée du directeur-auteur, M. Tapie, qui joue lui-même à présent, par suite de la maladie d'un artiste, le rôle de Cyrano de Bergerac, dans la parodie.

Comme tout est terminé à une heure permettant de reprendre tous les trains suivant les matinées et soirées, la revue *Zep... plein tous les soirs* !... justifiera encore longtemps son titre.

Lumen. — A la veille de la transformation qu'il a décidée et que nous avons annoncée dans un de nos précédents numéros, le théâtre Lumen convie encore ses fidèles habitués à quelques spectacles dont le programme, tout à fait extraordinaire, est des plus intéressants. (Voir aux annonces.)

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walther Gyggac, fabricant, Blelenbach*. Demandez échantillons. (H75621.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

GRAINS ET FARINES • PRODUITS ALIMENTAIRES

A. BETSCHEN

Successeur de M. JOMINI & Co

43, RUE DE L'HALLE, 43 — LAUSANNE

TÉLÉPHONE 1423

Graines fourragères. • Denrées coloniales.

TIMBRES CAOUTCHOUC

et METAL en tous genres. — Timbres-étui de poche. Boîtes à tampons, tampons inusables. Timbres et encre à linge. Encre pour timbres humides et caoutchouc. Porte-timbres et tous accessoires.

DATEURS et NUMÉROTEURS

PLAQUES ÉMAILLÉES pour administrations, bureaux. Plaques indicatrices pour rues. Plaques double face pour coiffeurs. Plaques pour tombes. Etiquettes diverses.

PLAQUES ADRESSE en bronze ou zinc fondu. Prix très avantageux par 50 pièces.

AU ZOUAVE

Vve F. JUNOD
2, Place Riponne, Lausanne

CHEMISERIE

Ch. DODILLE

Le plus grand assortiment en chemises blanches et couleurs.

Trousseaux pour Messieurs, confectionnés et sur mesure.

Très grand choix en cravates, bretelles, sous-vêtements, etc.